

Les FESTIVAL
LITTÉRAIRE
ITINÉRANT
P  TITES
FUGUES



Agence Livre
& Lecture
Bourgogne-
Franche-Comté

Les Petites Fugues, festival littéraire itinérant
du 16 au 28 novembre 2020

Lucie Taïeb



© Jean-Luc Bertini

Biographie

Lucie Taïeb est née à Paris en 1977. Elle est agrégée d'allemand en 2002 et obtient le titre de docteur en philosophie et littérature comparée en 2008. Sa thèse a fait l'objet d'une publication en 2012. Lucie Taïeb est actuellement maîtresse de conférences en littérature comparée à l'Université de Brest.

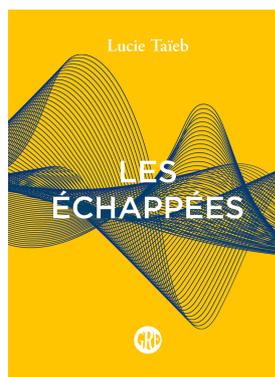
L'œuvre poétique de Lucie Taïeb a d'abord paru dans des revues (*Action restreinte*, *MIR*, *Aka*, *Sarrazine*, *Ce qui secret*, *Plexus-s*, *La Dépense*, *L'Intranquille*). Elle contribue régulièrement aux sites *remue.net* en tant que poétesse, mais aussi en tant que membre du comité de rédaction. Depuis 2015, son travail est publié par la maison d'édition Lanskine pour la poésie, et les éditions de l'Ogre pour les formes narratives.

Bibliographie

- *Freshkills : Recycler la terre*, La Contre Allée, 22/10/2020 (à paraître)
- *Les Échappées*, L'Ogre, 2019
- *Peuplié*, Lanskine, 2019
- *depuis Distance*, Lanskine, 2017
- *Safe*, L'Ogre, 2015
- *La Retenue*, Lanskine, 2015
- *Tout aura brûlé*, Les Inaperçus, 2013 (avec des illustrations de Sidonie Mangin)

Présentation sélective des ouvrages

Les Échappées, L'Ogre, 2019



Au cœur de l'été, une fille étrangère vient troubler le quotidien morne d'Oskar et de sa sœur, qui habitent avec leurs parents une maisonnette en bordure d'une voie de chemin de fer désaffectée. En parallèle de ce récit d'initiation, ou plane l'ombre d'un drame, se déploie une société entièrement dévouée au travail et à l'asservissement des esprits et des corps. Il règne dans cet univers un discours de terreur, la promesse d'une terrible menace qui est sur le point d'advenir et que seule Stern, héroïne placide, poète plus que guerrière, ose défier.

Au cours de quatre saisons mouvementées, *Les Échappées* tisse un récit de l'émancipation par le mouvement. On suit des femmes qui ont choisi la fuite par courage, pour se sauver et sauver celles et ceux qu'elles aiment, pour échapper à une parole autoritaire et mensongère, à un pouvoir oppressant et destructeur. Lucie Taïeb noue, en deux intrigues parallèles, un drame qui met en opposition, dans la sphère intime et dans la sphère politique, des individus isolés face à un pouvoir qui pourrait les écraser, mais dont ils parviennent à s'affranchir.

Extraits de presse

Article publié dans *Le Nouveau Magazine littéraire*, janvier 2020, par Marie Fouquet

Vaporeux. C'est le premier mot qui vient à l'esprit pour qualifier ce livre de Lucie Taïeb qui échappe à la claire restitution de l'intrigue et à la classification dans un genre. Seuls des mouvements, des flux, et quelques figures phares restent en mémoire après lecture : une impression.

Après *Safe* et plusieurs recueils de poésie, l'écrivaine signe un deuxième roman qui explore une société paralysée par un pouvoir hégémonique dont les contours ont disparu derrière un total asservissement au travail. Elle dresse le portrait d'un monde - futur, le caractère dystopique de l'intrigue étant indéniable - absolument fondu dans les règles, où rien ne déroge, rien ne dépasse, rien ne déborde que l'infâme fatigue et l'incommensurable peur qui a transformé les citoyens en des objets non pensants. Un continuum désespéré, où les élans de liberté ne sont plus instinctifs mais relèvent de l'ultime rébellion, où les dimanches n'existent plus, ni même les vacances. Les gens s'évitent, ne se parlent plus, ne se regardent plus, n'échangent plus. Les souvenirs disparaissent. Ici, les images hypnotisent et asservissent, mais les sons libèrent et émancipent.

Les Échappées ont des airs de 1984. Découpé en quatre saisons, le livre relate - à partir de l'arrivée d'un personnage d'oracle, Stern (« étoile » en allemand), sorte de pythie qui s'exprime à travers les ondes radiophoniques et invoque le passé, ce vieux XX^e siècle oublié - la multiplication du phénomène des effondrés. Arrivé à bout de forces ou poussé par le courage et

le désespoir, le peuple laborieux « ose » l'effondrement : des personnes disparaissent des radars de la société normée. Les poèmes et les paroles proférées par Stern, comme si elle avait pu enregistrer le temps passé, ravivent la mémoire d'une lumière oubliée.

« *Personne ne revenait jamais d'un effondrement.* » Ce livre est une ode et un hommage aux délaissés, aux opprimés et aux affranchis de notre temps. Et le discours prononcé par Lucie Taïeb lorsqu'elle reçoit le prix Wepler ne fait que le confirmer : « *Je dois avouer ici que la surdité du pouvoir vis-à-vis de son peuple, et le mépris affiché du gouvernement actuel à l'encontre notamment des plus fragiles ne cessent de m'effrayer, de me mettre en colère. Lorsque les voix ne sont plus entendues, ce sont les corps mêmes qui entrent en jeu, corps sacrifiés, corps révoltés.* »

Article publié sur *Addict-Culture*, septembre 2019, par Adrien Meignan

Le nouveau roman de Lucie Taïeb est un conte comme ceux que l'on raconte aux enfants pour les émouvoir : peur et joie mêlées. *Les  chapp es* est le deuxième livre de l'auteure publié aux  ditions de l'Ogre. Il se déploie en quatre saisons et dresse le portrait d'un monde où le travail serait devenu plus répressif que jamais.

Cette dystopie révèle une société où les tâches de chaque être deviennent absurdes, ne laissant aucun répit si ce n'est celui de s'écrouler de fatigue. Oskar et sa sœur sont enfants et ne connaissent pas encore cette règle. Au début de l'histoire, une autre jeune fille arrive là où ils habitent, au bord d'une voie ferroviaire désaffectée.

Mais dans ce roman à plusieurs facettes, il n'y a pas que les voix d'Oskar et de sa sœur. Celle de Stern est dissidente au régime imposé. On entend grâce à des émetteurs ses paroles obscures et libératrices. Puis Lucie Taïeb multiplie les points de vues et rend plus dense ce conte cruel. *Les  chapp es* racontent aussi comment des personnages vont se défaire de la pression sociale, dans un élan fragile vers l'inconnu. Ce livre se sert d'un imaginaire mystérieux pour raconter le monde que l'on connaît, le confronter aux pouvoirs de la littérature pour libérer notre force commune.

Lucie Taïeb est poète et cela se ressent dans son écriture romanesque. Elle déploie des phrases qui happent et emportent le lecteur au creux de son histoire. On peut ressortir un peu étourdi après la lecture mais sans doute plus lucide qu'auparavant. Cette société où la tyrannie du travail n'est plus un vain mot dit clairement quelque chose sur le contemporain. Le monde métaphorique de Lucie Taïeb et de ses échappées s'inscrivent dans notre réalité, où celui qui n'a pas de fonction est exclu. Des livres comme celui-ci sont indispensables pour alimenter nos consciences par un imaginaire sensible au réel.

Article publié dans *Libération*, février 2020, par Ian Brossat

Les  chapp es de Lucie Taïeb n'est pas un roman. C'est un récit où s'entremêlent poésie et anticipation, littérature et politique. On s'y trouve immédiatement plongé dans un monde qui ressemble au nôtre, mais qu'on découvre petit à petit diff rent. Il y règne une dictature qui ne dit jamais son nom, où on exige des individus qu'ils travaillent, qu'ils obéissent et qu'ils se taisent. Pas de *Big Brother* ici, aucun m chant à l'horizon. L'ennemi n'est pas nommé. La menace est diffuse mais omniprésente. Dans cette étrange société disciplinaire, on ne meurt pas, on s'effondre. Mais tout commence à se dérégler lorsqu'au beau milieu de l'été, une rencontre met

en présence d'Oskar une fille inconnue. Alors cette vie où tout semblait figé va se fissurer sous nos yeux. Et le grand danger que chacun était sommé de guetter va advenir, obligeant les héroïnes de ce récit à devenir des échappées...

J'ai beaucoup apprécié cette étoile filante littéraire où sous les dehors de l'anticipation peuvent se retrouver bien des traits de notre société actuelle. Ses héroïnes sont des résistantes de demain. Et ce texte poétique fait l'éloge de l'indocilité, du refus courageux face aux commandements destructeurs d'un pouvoir d'apparence technique mais qui se révèle entièrement tyrannique. Une sorte de totalitarisme libéral qui pourrait faire penser à bien des aspects de la France d'aujourd'hui... C'est grâce au Prix Wepler que *les Échappées* m'est arrivé entre les mains. Une bonne occasion de saluer ce prix littéraire créé en 1998 en plein cœur du XVIII^e arrondissement, à l'initiative de la Librairie des Abbesses et de la brasserie Wepler. Et en effet, j'ai retrouvé dans ces pages un peu de l'esprit rebelle du XVIII^e arrondissement, qui demeure un quartier aux multiples visages qui, comme les héroïnes des *Échappées*, ne se laissera jamais uniformiser.

Extraits vidéo

Podcast réalisé par *France Culture*, novembre 2019, par Marie Richeux

Nous recevons l'auteure et poète à l'occasion de la parution de son roman *Les Échappées* aux éditions de L'Ogre. Elle nous parle de poésie comme espace d'une parole libre, de déplacements comme issue à un monde oppressant, et de souvenirs comme moyens de sortir de la soumission.



[Écouter l'émission](#) (durée : 59 min)

Extrait sonore N°1 lu par l'autrice Lucie Taïeb, publié par les Éditions de l'Ogre, septembre 2019

UN/QUATRE - LES ECHAPPÉES, DE LUCIE TAÏEB : EXTRAIT SONORE N° 1

Parce que le texte c'est aussi fait pour être entendu, et que la langue de Lucie Taïeb s'y prêt particulièrement bien l'Ogre vous a préparé quatre extraits lus par l'autrice, pour découvrir "Les Échappées", son second roman, à paraître le 5 septembre prochain.

Voix: Lucie Taïeb
Guitare: Manu Codjia
Enregistré et mixé par Julien Reyboz.



[Écouter l'extrait](#) (durée : 2 min)

Extrait sonore N°2 lu par l'autrice Lucie Taïeb, publié par les Éditions de l'Ogre, septembre 2019



[Écouter l'extrait](#) (durée : 2 min)

Extrait sonore N°3 lu par l'autrice Lucie Taïeb, publié par les Éditions de l'Ogre, septembre 2019



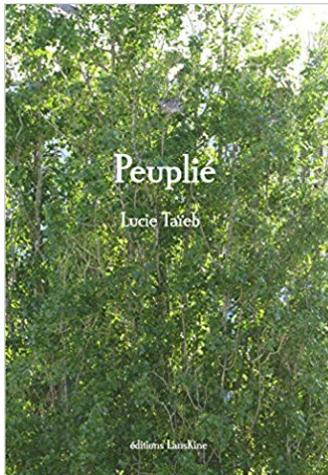
[Écouter l'extrait](#) (durée : 1 min)

Extrait sonore N°4 lu par l'autrice Lucie Taïeb, publié par les Éditions de l'Ogre, septembre 2019



[Écouter l'extrait](#) (durée : 4 min)

Peuplié, Lanskine, 2019



Peuplié, c'est l'aventure d'un arbre devenu verbe. *Peuplié*, c'est aussi l'histoire de Fredinand Man et Liesl Wagner, amants tragiques, partageant tous deux l'infortune d'une naissance « *entre deux siècles* ». À cette trame minimale, s'entremêlent librement des échappées sonores, des axiomes existentiels, de longues douches « *comme remèdes universels* », et une traversée de l'Europe germanophone où croiser, en pensée ou dans le texte, Heine, Apollinaire, Hölderlin, Bachmann. *Peuplié*, c'est enfin le lieu où s'égrènent des questions adressées à chacun, mais qui n'attendent pas de réponse : comment accepter ce qui ne peut pas l'être, comment renaître de ses cendres, la poésie est-elle dépeuplée, comment faire encore trembler le poème, comme tremble la couronne de l'arbre, d'un mouvement multiple, harmonieux, communicatif ?

Extraits de presse

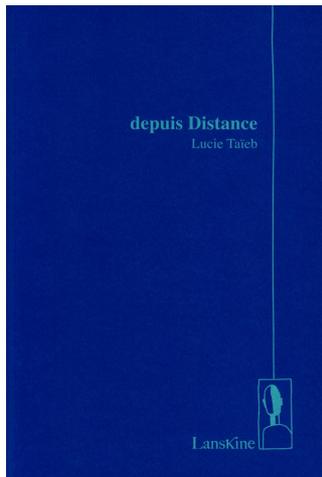
Article publié dans *Décharge*, revue de poésie, avril 2019, par Claude Vercey

(...)

La rédactrice va mettre un point d'honneur à ordonner et publier ce legs impromptu, bien que, selon la fiction, elle ait peu connu cet écrivain présenté comme des plus prometteurs, et moins encore Liesl Wagner, amante et écrivaine, dont un cahier a été sauvé du saccage auquel elle livrait ses écrits. Créer de toute pièce l'œuvre d'un poète imaginaire – et même deux, est un exercice délicat, qui demande de l'inventivité, mais aussi, tout en se brûlant à l'extraordinaire, de demeurer dans les limites de la vraisemblance : Fredinand Man est censé être un génie méconnu, un poète maudit, héritier autant que sa compagne, du romantisme holderlinien : il s'agit donc pour Lucie Taïeb de proposer des textes qui répondent à cette exigence, demeurent crédibles, écrits par un fou d'écriture, facétieux quoiqu'agonisant, qui dans les deux derniers mois de sa vie, se trouve avoir du moins en théorie renoncé aux activités vitales, à savoir manger boire et respirer l'air du dehors. Le défi est de taille, la réalisation tout à fait convaincante.

(...)

depuis Distance, Lanskine, 2017



depuis Distance est le récit d'une rupture immobile et invisible. La voix qui s'exprime, parvenue « *au milieu de sa vie* », trace une cartographie lacunaire de ses attachements, affectifs, charnels, spirituels. Tout en s'ancrant dans un quotidien estival (on y reconnaît les bribes d'un décor montagnard), le texte se nourrit de la tension entre ces attachements, l'ombre des pertes, et un désir de liberté qui implique la mise à distance irrévocable de tout ce qui entrave, de tout ce qui « *retient.* »

Extraits de presse

Article publié sur *Mobilis*, octobre 2017, par Patrice Lumeau

Avec *depuis Distance*, Lucie Taïeb semble nous montrer l'éloignement nécessaire à la liberté. Elle fait le décompte de tous les attachements et amarres rompus. Sans omettre les ondes sensuelles d'instant précis. Sa poésie devient le jalon respectueux des éloignements et des exils, dans l'espace comme dans le temps.

La mémoire, le temps suspendu et l'amour traversent ce recueil. Lucie Taïeb, avec *depuis Distance*, fait surgir des rivages sur lesquels on ne pose le pied qu'une fois, on n'y revient pas : « *je suis à Distance, / j'y étais chez moi* ». Des chassés-croisés s'installent comme des pièges « *quand tu voudras à mon retour / je ne serai pas de retour* ».

La langue de Lucie Taïeb est faite ainsi, des trappes dans lesquelles elle nous attire. Sa prose et ses vers sont de cette continuité où les phrases se télescopent pour mieux nous surprendre.

(...)

L'auteure semble vouloir nous indiquer que ces instants précieux se construisent au prix d'une liberté qui impose de ne pas revenir en arrière. Ne pas revenir sur ces rivages, ne pas s'attacher, ne pas être lié. « *Distance* » écrit avec une majuscule, transformant en un nom propre cet espace créé par l'éloignement. Une cité interdite ? *Distance* devient ainsi un lieu, un château inaccessible et intime. Un espace à protéger.

(...)

Il y a incontestablement une grâce toute particulière dans ce livre, et même un charme profond et troublant, tenant peut-être à un mélange de comique, de vulnérabilité, de brutalité et de lucidité : « une pensée répétitive dans la force de l'âge c'est le sens de mitan, milieu de notre vie, à mi-chemin entre cette fragilité-ci et celle-là, mains tendues vers l'une vers l'autre et l'amour juste entre les deux ».

L'interstice où finalement ce qui se retrouve est une sorte de possible intact mais déjoué, comme dans l'extrême jeunesse mais avec une déprise en plus, se cristallise pourtant dans un affrontement tout à fait rude avec le réel, trouvé notamment dans le corps de l'autre, et dans sa propre errance venant frapper comme un miroir : « *tu me mordais à la gorge et je te rendais la morsure, nous ne craignons aucune strie nos aspirations contraires nos genoux démis c'est la cause de leur désaccord allant tout ensemble ici, et là, irrésolus plus qu'insoumis, gardant l'idée de folâtrer celle d'une relâche ou répit, à travers champs ou buissonnière, laissant derrière nous corps légers ou lourds endormis ou malades fragiles ou solitaires laissant derrière nous paysage familier ne cherchant rien d'autre qu'un désert ou désertion, une mer, une rive, un autre corps avec qui, de nouveau se mordre, plus profond cette fois-ci et sans trace, mais d'une blessure qui ne guérira pas* ».

La profondeur de la langue que l'auteur invente ici, sa nouveauté, son inventivité, sa sobriété sont frappantes ; tout est toujours extrêmement juste : « *bêtes sauvages dont nous singeons la douceur, dont nous reprenons l'accent, lorsqu'enfantins nous nous disons perdus* ». La prouesse de ce livre est de venir loger dans le non-lieu, habiter la déprise de soi, bref mettre le langage là où il n'est par définition pas possible puisqu'il n'y a pas de point de repère : « *cette mer où nous plongions bleus et lointains, disparaissant et ne nous retrouvant pas je ne reconnaissais pas mon corps, pas mon visage, je ne portais pas de nom* ».

Le vacillement des prises sur le monde s'origine dans une sorte de trouble temporel où la moitié de la vie se mêle au conte d'une enfance rattrapée, revisitée, où un mélange de désinvolture et de courage rachète et ravive la détresse : « *nous ne quitterons pas ce lieu nous ne reviendrons pas où nous ne sommes pas attendus ni aimés vous mes frères et toi ma chère sœur suivez-moi dans la forêt sombre* ». La lucidité du texte n'empêche pas, voire peut-être rend possible, la création d'une légèreté et d'une promesse : « *lorsqu'il part, nous sommes sans, et dépourvues, légères* ». C'est ainsi que le livre nous laisse ; on a gagné quelque chose à avoir ainsi tout perdu ; la vie, probablement.

Safe, L'Ogre, 2015



Une femme se réveille seule dans une pièce blanche et close, une autre marche dans la lande bordant une falaise, tentant d'éviter l'homme qui vient vers elle, une autre enfin est placée en quarantaine, atteinte d'une syphilis étrange. Dans son premier roman, *Safe*, Lucie Taïeb met en scène une ou plusieurs femmes, selon la lecture que l'on choisira de faire, aux prises avec une peur abstraite. Oscillant entre rêve et réalité, ou entre rêve et rêve, cette peur se déguise de diverses manières, la peur de l'autre, du dehors, du vide, elle pèse de tout son poids et nous tétanise. Cette peur n'a pas de nom, seulement des masques.

Que sommes-nous prêts à ignorer, à accepter, à sacrifier, pour vivre « en sécurité » ?

SAFE : être en sécurité, protégé, à l'abri. Fuir amis et famille à la recherche d'un lieu sûr, et ne pas le trouver. Attendre la guérison en quarantaine, alors qu'une épidémie de syphilis ravage la France, puis se lasser d'attendre. Trouver enfin l'endroit, parfaitement clos, parfaitement pur, où ne plus craindre aucune menace, mais être à la merci de ceux qui ont les clefs. Et savoir pour finir que la sauvagerie des rêves viendra seule contrer un désir de sécurité que rien ne peut combler, un désir devenu fou, qu'il vienne de ceux qui le subissent ou leur soit imposé par d'autres. Que cache un tel désir ? Et comment l'affronter ? Les personnages de *SAFE*, passagers clandestins entre rêve et réalité, ne cessent de lutter contre une force qui les écrase. Nul ne peut dire si l'issue qu'ils trouvent est une victoire ou une défaite, si la fuite, la quarantaine, les souvenirs mêmes, sont des refuges, des impasses, des prisons. Au passage : une héroïne aux visages changeants, une hache et une seringue, des corneilles, un renard, des hommes masqués, des sœurs complices, un avion sans pilote, quelques nuées d'enfants.

Extraits de presse

Article publié dans *Diacritik*, mars 2016, par Jean-Philippe Cazier

Safe de Lucie Taïeb a le poids des rêves profonds, ceux dont on sent bien qu'ils ne sont pas un simple divertissement de l'esprit, un rébus amusant pour qui demeure à l'abri sur les rives de la vie diurne. Les rêves les plus enfoncés dans la nuit sont de la pensée par laquelle l'ordre de la vie éveillée bascule dans un dehors sans ressemblance avec ce que le vivant du jour connaît. Est-on encore vivant quand on rêve – quand on rêve réellement, lorsque le rêve est devenu la seule réalité, celle de la pensée autant que du monde ?

Safe a aussi la légèreté du rêve par laquelle, dans la pensée du rêve, rien n'est fixe, rien n'est soudé à une identité immuable, rien n'est identique à soi, rien ne demeure mais flotte dans une absence de terre et de repères reconnaissables.

C'est cette logique propre du rêve qui forme – et déforme – la pensée et le monde tels qu'ils existent dans le livre de Lucie Taïeb, qui fait et défait la langue qui, pour le lecteur, emporte

dans le paysage étrange d'un monde autre, d'une pensée nocturne. Le livre de Lucie Taïeb ne raconte pas des rêves et ne reproduit pas simplement la forme connue du rêve – condensation, déplacement, etc. –, ce qui en soi n'aurait rien d'étrange ni de dangereux. S'il y a, parfois, des événements qui explicitement y sont racontés comme s'il s'agissait de rêves, ce n'est pourtant pas parce qu'il s'agirait de raconter des rêves mais parce que le rêve a tout envahi, et que le réel qu'il y aurait à dire et à rêver n'est peut-être lui-même qu'un rêve. Selon la logique paradoxale du rêve, il devient difficile de dire si ce que l'on croit être un rêve est le réel, et inversement, la distinction, du point de vue du rêve, n'ayant plus de sens. Tout n'est que rêve, rêve de rêve à l'infini.

(...)

Safe est un livre qui, de bout en bout, s'installe dans ce monde étrange et, de manière impeccable, s'y maintient. C'est ce qui fait la beauté et l'étrangeté de ce livre qui appartient à une littérature qui n'a pas pour objet de reproduire ou expliciter des significations mais de faire exister un sens tremblant, là mais imperceptible, présent à sa manière mais irréductible à celui que la pensée connaît déjà trop bien. Et ce qui vaut pour le sens vaut aussi pour le monde, puisque l'objet de cette littérature – de Lovecraft à Blanchot – est de déployer ce monde du paradoxe, de l'étrange, cet autre monde qui est le monde pour la pensée qui est l'autre de la pensée, son envers nocturne, le monde du point de vue de l'écriture.

Article publié dans *L'Humanité*, février 2016, par Alain Nicolas

(...)

Le thème de la maladie et celui de la sécurité vont courir tout au long du roman, déclinés par des voix qui changent selon la profondeur et l'intensité de l'expérience, entre souvenir et rêve. *Safe* peut ainsi se lire comme l'aventure d'une femme atteinte d'une forme de syphilis, peut-être mutante, foudroyante en deux jours, au mode de transmission inconnu. On suivra un groupe de personnes infectées et mises en quarantaine. Certaines variantes du récit nuancent, entre « il faut fuir » et « ce n'est pas grave », comme dans un rêve qui obstinément réemploie les mêmes situations, les mêmes images, du cauchemar à l'indifférence, en d'infimes déplacements. On passe ainsi du péril vénérien au discours de la mère insistant : « tu dois te protéger » : la maladie est un châtement, mais qui est criminel, qui est puni ? Le roman s'enfoncé douloureusement dans la profondeur des souvenirs, mort d'une sœur, maladie de la mère, et à l'arrivée toujours plus d'isolement. *Safe* est « un conte cruel où se taire est l'issue ».

« Safe » est aussi un mot. Il signifie « en sécurité, protégé, à l'abri ». La narratrice a « *choisi de traduire pour cesser d'avoir peur* », pour se réfugier dans un travail où il n'est pas nécessaire de sortir de son igloo. Et aussi pour la sécurité d'avoir à manier « *des mots qui ne seraient pas les siens, des images qui ne seraient pas celles qui la hantaient* ». Jusqu'à ce mot « safe », impossible à traduire exactement, et qui pour cette raison même circule de thème en thème. « Safe » est aussi le coffre-fort où elle se calfeutre contre le dehors, qui a mille corps et un seul visage, celui de la sauvagerie. Des scènes obsédantes, venues de films ou de livres, rechargées en énergie par la narratrice, qui « *aime sa peur comme un premier amour* », se succèdent. On s'y précipite du haut d'une falaise, on y use couteaux et autres armes, jusqu'à cette hache qui, dans la typographie de l'ouvrage, devient presque un signe de ponctuation.

Pas de narration linéaire ni de parcours imposé.

On l'aura compris, *Safe* n'est pas de ces romans qui se lisent sans que le lecteur y mette du sien. Pas de narration linéaire ni de parcours imposé. Pas d'abri, pas d'igloo. Pour autant, il ne demande pas un repérage en règle. Ce qui compte c'est la force avec laquelle sont posés scènes et méditations, images et rythmes, qui emportent toute défense et sonnent si juste dans leur irréalité même qu'on ne songe pas un instant à causer vraisemblance ou crédibilité. Avec *Safe*, Lucie Taïeb, qui vient de la poésie, entre dans le roman sans frapper, ou plutôt y fait une entrée fracassante.

Article publié sur le blog *Bookalicious*, mai 2016

Pour un premier roman, quel premier roman ! Dans une langue choisie et fluide, Lucie Taïeb déconstruit avec brio le rapport à l'extérieur, à l'autre, à soi, à sa propre identité. Sa langue écrite ressemble à la langue abstraite des rêves, passant d'un signifiant à une image, d'une évocation à une représentation figurative. Qui est la narratrice, combien sont-elles, rêvons-nous avec elle ou assistons-nous à un performance littéraire captivante et déroutante ? Il y a un peu de David Lynch dans ce roman dense, intense et incantatoire. On oscille en permanence entre poésie et narration, entre un rêve et un autre, guidé par la plume sûre et malicieuse de Lucie Taïeb, très à l'aise dans cet entre-deux mondes onirique.

Extraits vidéo

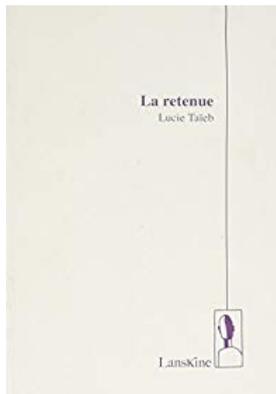
Rencontre avec Lucie Taïeb (Librairie Charybde, 13 avril 2016)

Le mercredi 13 avril 2016, la librairie Charybde recevait Hugues Jallon et Lucie Taïeb, pour une discussion croisée autour de « la peur », à partir de leurs romans respectifs *Zone de combat* et *Safe*.



[Écouter l'entretien](#) (durée : 1h08)

La Retenue, Lanskine, 2015



La Retenue, ou certaine arithmétique de l'intime dans la chaleur de l'été. Le livre se construit en trois parties, trois étés.

Extraits de presse

Article publié sur *Mobilis*, octobre 2015, par Antoinette Bois de Chesne

Suivant la logique impulsée par le titre, *La retenue*, ce recueil de poésie se décline en trois parties qui évoquent les mathématiques : « 1 - plus un/ 2 - 17 secondes/3 - soustraire ». Trois états du temps du désir. Le premier porté par une saison, août, et l'ivresse concrète et symbolique du goût d'un homme, le second contenu dans la fulgurance des 17 secondes d'embrasement pour une autre, le troisième interroge la trace du monde et de soi à travers l'écriture et la mort, ultime soustraction à l'œuvre.

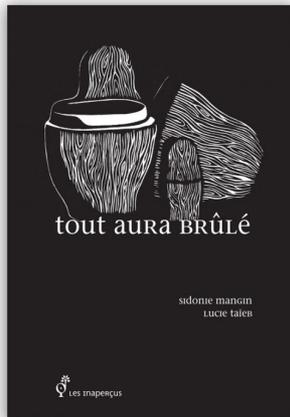
Le tempo de l'écriture de Lucie Taïeb provoque une sensation de scansion, mieux, de saccades, entre fièvre et inquiétude, quête tenace, comment et par où être vivante avec l'un, avec l'une, entre ajouter, retenir et soustraire ? Un flux de langue dont s'absente la ponctuation et où le point, par exception, induit un arrêt visuel sans que la majuscule vienne le souligner. Une langue où, rarement, affleure l'allemand ou encore des initiales mystérieuses : « f.w. sous le papier peint d'un chambre romaine » qui intrigue longuement avant de soudain entendre le nom qui s'y tient : Francesca Woodman et son travail photographique autour de l'effacement.

Le titre ne cesse de résonner autour de ces pages, déplaçant le mesurable vers la polysémie qu'il laisse sourdre au long du livre. *La retenue*, celle qui l'est, tenue par l'obscur et la trace, par une nuque et un creux, par le corps des mots : « ce ne sont pas les mots qui sortent de mon corps c'est mon corps entier qui sort de ma bouche ».

La chair aussi, surtout, ainsi retenue, à laquelle s'agripper ou de laquelle s'extraire, chair du corps dans ses états oscillatoires, sa tension absolue ou sa dilatation jusqu'à sa dissolution : « j'effeuille ainsi mon moi comme une marguerite et réduis son centre en miettes jaune (...) ».

Mais « retenue » aussi comme l'est cette écriture, un mord dans la bouche qui cisaille et halète les mots, une tête chercheuse et obstinée, incandescente et économe.

Tout aura brûlé, Les Inaperçus, 2013



Lucie Taïeb, pour sa première création, choisit une forme fragmentée pour mieux faire se croiser les voix de plusieurs personnages qui s'adressent à un être cher absent. La mort, la disparition et l'exil se côtoient dans ces appels où le manque cède parfois la place à la violence de l'incompréhension.

Sidonie Mangin a choisi la gravure pour accompagner ces errances. Les figures qu'elle déploie, narratives et mystérieuses, font ainsi écho à l'atmosphère fuyante du texte.

Extraits de presse

Article publié sur le blog de la librairie Charybde 27, juin 2017

Deux ans et demi avant son excellent « *Safe* », Lucie Taïeb nous offrait en 2013 aux éditions Les Inaperçus, avec l'aide décisive de l'illustratrice Sidonie Mangin, ce beau et terrible *Tout aura brûlé*, poème à facettes distordues dans lequel un trio familial, père, mère et fils, s'affronte par invectives silencieuses – et néanmoins cruellement véhémentes – interposées.

Électrique et déterminée, acide et insidieuse, parfois chaotique en apparence mais pourtant diablement ciblée, l'écriture fiévreuse de ce qui hante chacun des trois protagonistes de ce drame intime et universel invente une forme redoutable, malléable et composite, par laquelle le ressentiment tous azimuts, sédimenté au fil des années et tout à coup bouillonnant et prêt à éclabousser de sa vindicte, tout et partout, prend l'ascendant sur tout ce que la mémoire aurait pu tenter de sauvegarder en fait de tendresse, de chaleur et de restes amoureux. Fureur froide et acérée où il s'agit de faire jaillir les mots qui sauront le mieux blesser, les phrases qui sauront le mieux ruiner tout espoir, les confusions des sentiments qui mêleront d'abord le vrai et le faux avant de mixer bourreaux et victimes, parents et enfant, couple jadis fusionnel inclus, en un sordide magma indistinct d'où ne sourdra plus que la haine, jusqu'au moment où, en effet, « *tout aura brûlé* ».

Contacts :

Agence Livre & Lecture Bourgogne-Franche-Comté
25, rue Gambetta
25000 Besançon
Tél. 03 81 82 04 40

- Géraldine Faivre, cheffe de projet Vie littéraire – Les Petites Fugues
g.faivre@livre-bourgognefranchecomte.fr

- Nicolas Bigaillon, assistant Vie littéraire – Les Petites Fugues
n.bigaillon@livre-bourgognefranchecomte.fr

- Marion Clamens, directrice
m.clamens@livre-bourgognefranchecomte.fr

Site Internet : livre-bourgognefranchecomte.fr
Site Internet du festival : lespetitesfugues.fr



Agence Livre
& Lecture
Bourgogne-
Franche-Comté